

M. Pothier n'a rien du politicien démagogue : digne dans sa vie privée, il est digne dans sa vie publique. Et l'on sera peut être surpris d'apprendre que, vivant dans un pays où l'influence des sociétés secrètes est si grande, il a constamment refusé de s'enrôler dans aucune. Il est aujourd'hui l'idole de ses compatriotes, sans les avoir jamais adulés, et c'est peut-être son plus grand sujet d'orgueil. En effet, combien d'hommes publics, à l'heure actuelle, pourraient en dire autant ?

F.-O. ASSELIN.

P.-S.—On aimera sans doute à lire, dans les circonstances actuelles, les renseignements qui suivent : Population de l'Etat, 390,000 ; valeur approximative de la propriété, \$400,600,000 ; dette de l'Etat, \$1,500,000 ; capital placé dans l'industrie, \$130,000,000 ; capital placé dans les banques, \$122,000,000 ; nombre des manufactures, 3,337 ; ouvriers employés dans les manufactures, 87,976 ; salaires payés annuellement à ces ouvriers, \$37,927,920 ; valeur de la matière première, annuellement employée par les manufactures, \$75,000,000 ; valeur totale des produits manufacturés annuellement, \$142,500,000. Ces chiffres sont tirés des derniers rapport officiels du gouvernement.

La population canadienne de l'Etat se répartit principalement entre les villes de Woonsocket, de Central Falls, de Providence et de Pawtucket, la commune de Lincoln et la vallée Pawtucket, et comprend environ 42,000 âmes. Mais nous n'avons encore guère plus de cinq mille votants sur un total de soixante-dix mille. Il y a deux ans nous n'avions que trois députés d'origine canadienne à l'Assemblée générale ; aujourd'hui nous en avons cinq : le docteur Emile Chagnon, de Warwick, élu en 1896 et réélu mercredi dernier ; le Dr Jos. Larivière, de Manville, un ancien zouave pontifical qui a emporté les honneurs de la députation avec un brio tout militaire le 7 avril dernier ; M. Jos. Bouvier, et M. Philippe Boucher de Woonsocket, et Eugène Ponton, de Central Falls.

J. O. A.

INVITATION

I

Un boudoir élégant chez les de Machin, rue de Lisbonne.

Monsieur coupe les feuillets d'une brochure ; Madame lit dans un journal de mode.

Le valet de chambre apporte une lettre sur un plateau d'argent.

Madame, après avoir parcouru les premières lignes. —Allons, bon !

Monsieur.—Qu'est-ce que c'est ?

Madame.—Une invitation chez les Chose.

Monsieur.—Encore ! Mais qu'est-ce que nous leur avons fait, à ces animaux-là, pour qu'ils nous condamnent aux dîners forcés à perpétuité ? Car c'est un dîner, je parie !

Madame.—Hélas ! oui.

Monsieur.—Tu feras ce que tu voudras, mais moi je n'irai pas manger de leur cuisine ; la première fois, elle m'a rendu malade.

Madame.—Le fait est que je ne sais pas où ils prennent ce qu'ils vous servent !

Monsieur.—Dans les prisons. Je ne ris pas. Cela se fabrique en masse, dans les prisons, comme les chaussons de lisière.

Madame.—Ils sont si pingres !

Monsieur.—Pingres et stupides. Nous avons de belles relations ! Au fait, où avons-nous connu ces gens-là ?

Madame.—A Evian, tu sais bien.

Monsieur.—Ah ! oui, aux eaux ! Les voilà bien, les eaux ! On va pour se soigner et on fait un tas de connaissances dont on souffre ensuite toute sa vie. Ah ! s'il y avait des eaux pour se guérir des relations fâcheuses !...

Madame.—Tout cela est fort ennuyeux, mais on ne peut pas être grossier.

Monsieur avec humeur.—Grossier ! grossier ! Il ne

s'agit pas d'être grossier. Les Chose nous ont offert un dîner détestable, nous leur en avons rendu un convenable : je crois que nous étions quittes. Les voilà qui récidivent : tant pis pour eux ! Je tiens à mon estomac.

Madame.—Mais, mon ami, quelle raison leur donner ? Ils nous invitent trois semaines à l'avance. Nous ne pouvons rien dire.

Monsieur.—Trois semaines ! C'est cela : préméditation, guet-apens ! Eh bien ! ma chère, devant les tribunaux, c'est une circonstance aggravante : on les condamnerait rien que pour cela !

Madame.—Tu diras ce que tu voudras, mais nous ne pouvons pas refuser ; acceptons, quitte à nous dégager.

Monsieur.—Si tu les encourages !...
Le lendemain, Madame écrit aux Chose :

M. et Mme de Machin remercient M. et Mme Chose de leur gracieuse invitation à laquelle ils auront le très-vif plaisir de se rendre.

Et elle fait mettre la lettre à la poste.

II

Un cabinet de travail, rue de Châteaudun, chez les Chose.

Monsieur fait des comptes, madame brode. La femme de chambre apporte une lettre sur un plateau de laque ; madame ouvre l'enveloppe.

Monsieur.—Qu'est-ce que c'est ?

Madame.—Une réponse sans doute pour notre dîner du 30. (*Regardant la signature.*) C'est des de Machin.

Monsieur.—J'espère bien qu'il refusent ?

Madame.—Moi aussi ; rien ne me paralyse autant que de recevoir ces gens-là !

Monsieur, grincheux.—Pourquoi les invites-tu aussi ? Tu as la rage des nouvelles connaissances ! De ceux-là surtout je me passerais volontiers.

Madame.—Tu sais pourquoi je l'ai fait. Nous comptons avoir les de Nullepart, et nous n'avons dans nos relations que les de Machin pour aller avec eux. Mais dès lors que les de Nullepart refusent...

Monsieur.—Enfin, nous voilà avec les Machin sur les bras !... des gens insupportables, qui ont l'air de trouver tout mauvais !

Madame.—Oh ! pour cela, la femme est une pim-bèche.

Monsieur.—Le mari, un poseur !

Madame.—Sortez-la de ses toilettes...

Monsieur.—Et lui de ses chevaux.

Madame.—Il se croit gentilhomme.

Monsieur.—Gentilhomme ! Allons donc ! On ne s'appelle pas " de Machin " !

Madame.—Oh ! c'est Machin tout court.

Monsieur.—Parbleu !

Madame.—Ce qui m'agace, c'est qu'ils croient nous éblouir avec leur particule !

Madame.—Ma foi ! tu aurais raison ! Après tout, il ne fallait pas qu'ils acceptent. Nous devons nous venger d'eux !

III

Trois semaines plus tard. Le salon des Chose éclairé brillamment ; habits noirs, épaules blanches, sourires assortis.

Entrent M. et Mme de Machin.

Madame Chose.—Comme c'est aimable à vous d'être venus !

Madame de Machin.—C'est nous qui sommes charmés !...—CAROLUS BRIO.

LE CHANT DU PRINTEMPS

(Voir gravure)

Dans sa pose rêveuse, cette charmante jeune fille personnifie bien le printemps.

Comme un gracieux bourgeon, comme ce délicieux bouton de rose dont on surveille l'épanouissement avec une attention soutenue, et d'heure en heure, la fleur de nos demeures s'entr'ouvre petit à petit, laissant voir à chaque jour, à chaque heure, une grâce nouvelle.

Les petits amours d'anges lui disent mille choses aimantes : non seulement qu'elle est belle, mais qu'elle doit rester bonne, douce, compatissante ; elle aime leurs suggestions, et saura, certes, y conformer a vie.

Quoi de plus gracieux en ce temps de Résurrection ?



CARTE DE LA TURQUIE ET DE LA GRÈCE